

La pulsion de mort : signifiant et concept

Pourquoi ce livre agencé comme un montage intégrant des champs différentiels et même hétérogènes où l'on passe d'un bord à l'autre en poursuivant la même question, en tournant autour de la même pensée ? Donc quelle est la question ? ma question ? Y a-t-il même une réponse à cette question ? Elle est plutôt une ligne de fuite, elle se donne plus comme un travail à l'œuvre. Une passion dont l'objet dernier m'échappe. Mais je peux en dire ici les lieux qu'elle crée, les traversées qu'elle parcourt, les rencontres qu'elle force.

Peut-être faut-il partir du lieu même d'où je questionne, de mon appartenance à un certain champ politique et théorique que dessine et démarque le mouvement du communisme. Le communisme au sens fondateur du terme, qui ne désigne pas une utopie, un lieu mythique mais cette position antagonique qui vient des luttes révolutionnaires et qui tient sa cause d'une nécessité concrète et permanente : préserver l'humanité, la civilisation comme bien commun, en la libérant des formes de la domination et de l'exploitation. Cette civilisation dont Freud se préoccupe tant, parce qu'elle est le garant pour chacun d'entre nous de pouvoir préserver un espace psychique vivant. Alors que veut dire vivant ?

À quelle condition et à quel prix sommes-nous et serons-nous encore des vivants et non des morts-vivants ?

À la hauteur de cette question, j'ai rencontré deux figures celle de Marx et celle de Freud et puis celle de Lacan (Hegel). Des exilés d'abord. Comme nous tous certes. Exil fondateur de l'œuvre humaine. Mais qui ont éprouvé l'exil en redoublant un exil fondateur par l'exil d'une pensée et d'une passion qui les a conduits à ouvrir de nouveaux continents de la pensée comme l'écrit Althusser et qui l'ont payé de leur corps, de leur vie, de leur style. Pour aller chercher du côté de l'impossible à penser, de l'hétérogène, en creusant jusqu'à l'os, jusqu'à cette vérité, ce réel-là que tous les processus et les structures en place, toutes les forces politiques et idéologiques, toutes les normes sociales refoulent, dévient, forclotent, le réel de la mort et des pulsions de mort, les enjeux de cette liaison contradictoire et antagonique entre la vie et la mort qui détermine le sens que nous donnons à la vie.

Sacré et puissant travail du négatif, éthique de la vérité du sujet, fondement de la question politique. Eh bien apparemment, tel que je vous l'énonce là, c'est ce travail du négatif, ce travail de la pulsion de mort qui me mobilise et qui pour moi noue *psychanalyse et politique*, la question du sujet et celle de la civilisation. Creuser jusqu'à l'os, c'est rencontrer la figure de la mort sans laquelle la vie ne peut pas se relancer. En acceptant du même geste cette

vérité fondatrice que Freud ajoute à la fin de *Malaise dans la civilisation* : qui triomphera, Eros ou Thanatos ? Nul ne sait. Au fondement donc d'une pensée et de sa cruauté, *l'indécidable* (Derrida). Mais cette hypothèse, cette thèse appelle inmanquablement à considérer le processus du capital et avec lui la question du discours capitaliste et de le rapporter à ce que l'idéologie de ce discours masque et qui met en jeu la mort et les pulsions de mort et la structure de la répétition : les rapports de production et les luttes de classes qui en découlent au niveau mondial.

C'est, je pense, l'interrogation passionnée que Lacan reprend de Freud et de Marx lorsqu'il exhorte les analystes à être à la hauteur des questions de leur temps. C'est en ce point même que Derrida interviendra. Car en effet le meurtre n'est plus local, (la Shoah) la dévastation de l'humanité, en général et un par un, devient pensable. C'est ce qui commence à apparaître à Freud dans « Considération actuelles... » et c'est en ce point même qu'il lui faut repenser les fondations de la psychanalyse et la tâche éthique qui lui incombe. Cette tâche éthique comme subjectivation, c'est-à-dire réactivation de la puissance de penser et de critique, lui semble désormais liée au destin de la civilisation. Ce qui pour moi pose d'un même mouvement la question politique.

De quelle civilisation parlons-nous et qu'arrive-t-il à la civilisation aujourd'hui ? Contre quoi nous faut-il lutter pour préserver le destin de l'humanité et le sujet en tant que tel ? Qu'est-ce que la psychanalyse a à préserver du sujet pour qu'il ne se laisse pas embrigader, et qu'il trouve en lui les forces pour s'opposer à tout ce qui l'écrase ? Le destin de la psychanalyse me semble donc lié au destin de la question politique, c'est-à-dire de la subversion et de la révolution.

Non pas que la psychanalyse ait à prendre parti (elle n'a donc pas à s'inféoder à une idéologie politique), mais plus étonnamment pour Freud, elle est, en tant que telle, prise de parti.

C'est ce chemin que Freud m'a ouvert en surdéterminant la problématique de la pulsion de mort dans la deuxième topique et en la liant au malaise dans la civilisation. Je suis tombée en même temps sur cette phrase étrange de Freud concernant la « tâche » subversive de la psychanalyse et c'est cette phrase qui soutient la structure et le déploiement de mon livre : pour Freud en effet la psychanalyse n'a pas à éduquer et à façonner l'individu en rebelle. « Elle aura rempli sa tâche si elle le renvoie aussi sain et capable de réalisation que possible. Elle contient en elle-même suffisamment de facteurs révolutionnaires pour assurer que celui qu'elle a élevé ne se rangera pas plus tard dans sa vie du côté de la réaction et de la répression¹. »

¹ S. Freud, « Éclaircissements, applications, orientations », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio-Gallimard, 1984, p. 202.

J'ai donc voulu montrer en quoi Freud et Marx était indissolublement liés. Leur travail répond à un même cheminement et une même dialectique dans des champs différents, hétérogènes et pourtant inclus. C'est cette parenté que Nathalie Zaltzman remarque d'ailleurs, pointant le fait que le communisme comme théorie voulait bâtir une société émancipée de la misère physique et morale en développant un lien commun. Et de noter « Troublante coïncidence entre les buts assignés par Freud au procès culturel et le programme de la société communiste² ». J'ai relevé dans mon livre, que Freud, loin d'ignorer Marx, le soutenait dans sa critique de l'économie et de la domination et des souffrances qui en découlaient souhaitant par là même que les hommes trouvent le moyen de s'y opposer mais qu'il critiquait en même temps l'idéal de transparence que Marx supposait au communisme. Et c'est précisément cette transparence que la théorie de l'inconscient rend impossible, préservant ainsi un espace psychique vivable pour le sujet, c'est-à-dire une production d'inconnu s'opposant à toute tentative de contrôle idéologique et politique absolu, s'opposant à la mort du désir.

Lorsque je parle de « l'humanité », je veux parler de ce que Nathalie Zaltzman reconnaît dans le père préhistorique freudien comme étant « la représentation d'une origine identifiante impersonnelle, pré-historique, pré-objectale » et qui serait le nom du « lien impersonnel de l'identification survivante³ ». Et elle pose ceci :

Le lien impersonnel, l'identification survivante, ce qui s'en est transmis, dans les générations suivantes, ce qui s'en transmettra dans les générations à venir, comment peut-il et comment pourrait-il ne pas intégrer cette donne : il est désormais inscrit dans l'ordre des possibles que l'homme peut cesser d'être un homme à ses propres yeux et au regard d'un autre. Et cela peut se produire non pas dans une catastrophe individuelle, intime, pathologique, exceptionnelle, cela peut se produire à titre général⁴.

Donc la pulsion de mort pourrait triompher ce qui serait la destruction de l'humanité, c'est-à-dire, de la transmission en tant que telle.

Mais la pulsion de mort a aussi un autre visage, elle travaille à produire d'autres effets que celle de l'anéantissement et du meurtre comme politique du pouvoir, haine de l'autre. La destruction, le travail du négatif, la cruauté sont une nécessité dans la dialectique du « vivant ». Dans l'expérience-limite, dans les conditions extrêmes, conditions extrêmes que chacun peut rencontrer dans sa vie quotidienne, seule la mobilisation de la pulsion de mort peut lutter contre les forces d'anéantissement, pour la vie.

« Pouvoir résister à la mort c'est d'abord en reconnaître la présence et renoncer à ses faux-fuyants. C'est aux pulsions de mort anarchistes que l'esprit humain emprunte la force de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion, la

² N. Zaltzman, « la dictature de la guérison », *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 1998, p. 63.

³ *Ibidem*, « perdre la face » p. 32.

⁴ *Ibidem*, p. 23.

dénégation. Cette forme de lucidité est un trait commun dans toute expérience-limite⁵. » Rendant ainsi hommage aux trouble-fête que sont les laissés-pour-compte que l'on enferme, ou que l'on veut normaliser, les fugueurs, toxico, ratés de la pratique analytique... tous ceux qui relancent l'écart, l'hétérogène. Les sans-patrie, les résidus, les restes, c'est à partir d'eux que Freud théorise l'inconscient, et que Marx théorise la politique comme révolution. Nous voyons déjà comment se pointe la question politique à l'arête même de ce qu'un sujet pour rester vivant doit à la pulsion anarchiste, à cette force de refus et de rejet, d'affirmer désespérément la vie quitte à en mourir. Cette pulsion anarchiste prend ses racines dans les forces de la pulsion de mort qui nous pousse à nous confronter au réel de la mort, à la vérité de la situation, celle que découvre Marx au-delà des représentations du social comme luttes des classes. Rappelant que pour la société capitaliste la liberté est d'abord donnée comme liberté de mourir et que le sujet libre de la démocratie est le sujet pouvant vendre sa force de travail donc pouvant être exploité.

C'est ce travail quotidien de la pulsion de mort dans les différentes formes de la négation (de l'agression à la force de résistance), qui se donne comme répétition, compulsion de répétition que les analystes et les individus en général, ont du mal à reconnaître. Déjà Freud s'en étonnait s'exclamant ainsi « Pourquoi nous a-t-il fallu à nous-même si longtemps avant de nous décider à reconnaître une pulsion d'agression⁶... »

LA PULSION DE MORT : SIGNIFIANT ET CONCEPT

En tant que signifiant la pulsion de mort est un concept polémique, il s'inscrit dans un champ idéologique et théorique particulier où il s'agit de réouvrir ce qui s'est fermé, de réactiver le travail de la contradiction. Dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort⁷ » Freud constate que la guerre met à nu la question de la mort et de la pulsion de mort comme rage meurtrière, compulsion de répétition qui signe un trait incompressible de l'humain. Par là même, la guerre comme destruction de l'humain par l'humain nous ouvre les yeux. Enfin elle ouvre les yeux de Freud, elle le désillusionne dit-il sur la supposée bonté naturelle de l'homme. La force idéologique de son discours a même emporté dans l'aveuglement du patriotisme tous les esprits et intellectuels les plus avertis. Elle paralyse la possibilité de penser. Freud donc rentre dans la mêlée d'un combat à mener pour dévoiler ce qui se joue à la racine des illusions de l'idéalité du progrès et du pouvoir. « Le moindre geste sera le bienvenu ». Nous avons là énoncé deux formes de la pulsion de mort : une *forme*

⁵ *Ibidem*, « la pulsion anarchiste », p. 151.

⁶ S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 139.

⁷ S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Saint-Amand-Montrond, Payot, 1981.

mortifère de la haine, ravageante (la guerre) — elle tue des millions de gens et elle édicte un interdit de penser — et sa *forme sublimée*, critique — le travail du négatif du désillusionnement comme réouverture de la possibilité de penser. Car cette compulsion de répétition met à bas toutes les morales, toutes les croyances en une essence bonne de l'homme, en son éducatibilité et la confiance que l'on peut avoir dans la conscience humaine. La cruauté, la haine, les mauvais penchants, s'ils peuvent être contenus pour une part et d'autre part sublimés, détournés vers d'autres buts, ne sont jamais éradiqués mais sont plutôt le signe indéracinable d'une pulsion qui remet chaque fois en question la stabilité des liens et des groupes humains. Elle est ce qui en même temps préserve l'effervescence hétérogène du désir, ce qui excède tous les équilibres et remet tout en question.

Freud s'adresse à la cantonade, à chacun d'entre nous en tant qu'engagés dans l'œuvre civilisationnelle, mais aussi en particulier aux psychanalystes, à la résistance des psychanalystes qui ont effacé le tranchant de la théorie de l'inconscient avec l'usage, le mésusage d'Eros. Donc c'est une adresse qui a pour fonction de faire césure, de déboucher les oreilles des psychanalystes qui par leur surdité ont renforcé la réaction thérapeutique négative. En ce que les psychanalystes ont tendance à interpréter le travail de la pulsion de mort dans le registre d'Eros, sans lui reconnaître sa dimension particulière et son champ propre.

C'est pourquoi Freud tient tant à la dualité, qu'il restitue à la dualité sa fonction première et fondatrice, sa dimension antagonique, contradictoire, contre la tendance à une interprétation trop unitaire des pulsions où la pulsion de mort se trouve digérée par Eros, où l'appareil psychique pensé comme structure de différentes instances contradictoires, se trouve trop souvent ramené au niveau du moi comme fonction de synthèse. Ce qui le préoccupe c'est de maintenir les conditions du *conflit psychique*. La vérité pour Freud est dans le travail de différenciation : « L'unité de ce monde m'apparaît comme allant de soi, ne méritant pas d'être mentionné. ce qui m'intéresse, c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans une bouillie originare » (lettre à Lou Andreas-Salomé, 30 juillet 1915). Freud ne cherche pas ce qu'est la substance, mais ce qui travaille la substance : les forces opposées.

N'est-ce pas d'ailleurs la tâche de la psychanalyse non pas d'effacer, d'atténuer le conflit, donc de minimiser la pulsion de mort mais au contraire de présentifier l'ancien conflit en le mettant en scène par le transfert ? Le travail du psychanalyste n'est pas de contenir, d'atténuer, d'effacer le conflit, mais de l'exhumer, de le mettre en scène. Conflit entre les instances de l'appareil psychique par lesquels se joue le destin du nouage et du dénouage des deux pulsions. La résolution d'un conflit ne vient pas d'un effacement de la dialectique des contraires pour faire croire que la pulsion de vie a triomphé de la pulsion de mort, mais il est le résultat toujours précaire, c'est à dire dynamique d'une appréhension d'un « rapport de force » entre les pulsions et les différentes

instances de l'appareil psychique. Il s'agit alors de travailler sur la désintrinsication-intrinsication des pulsions en dénouant la stase dans laquelle elles se trouvent prises.

Dénouer veut dire pouvoir nouer autrement et non faire passer la pulsion de mort par perte et profit. C'est pourquoi, dit-il, le psychanalyste doit pouvoir être « inamical ». Le psychanalyste doit faire appel à une certaine « cruauté » pour toucher au réel de la vérité, ouvrir le passage au-delà des représentations du moi. Cette cruauté est la césure nécessaire par quoi quelque chose de nouveau, d'inattendu peut advenir. Cruauté du négatif, de ce qui sépare, et par là même fait surgir. La césure, l'interprétation est un travail du négatif. La liaison passe par le réel de la déliaison et cette déliaison est portée au compte de la pulsion de mort.

Réactiver l'ancien conflit revient donc à reconnaître dans le refoulement, le déni, la dénégation, le travail de la pulsion de mort comme pulsion fondatrice du travail de l'inconscient. Lever le refoulement ou le déni, c'est lever la fixation de la pulsion de mort, lui donner tout son jeu avec la pulsion de vie. C'est lui restituer sa vitalité, sa puissance comme puissance de négation, de séparation nécessaire à la vie elle-même, au désir. C'est dire en même temps que le désir intègre un au-delà de la vie.

Ainsi le signifiant « pulsion de mort » est là pour arrêter une hémorragie de la pensée et de la pratique, un écoulement de la psychanalyse dans les bons sentiments. Mise en alerte et suspens des certitudes, il réouvre une béance, une vacillation, provoque des questions nouvelles par quoi théorie et pratique sont appelées à se renouveler, à changer de terrain.

Donc, concept polémique qui vient remettre en question un régime du discours. Comme signifiant nouveau et concept constituant, il appelle à un autre agencement des concepts, un déplacement idéologique et théorique.

Qu'est-ce qu'il signifie ? Ignifie ? À quoi met-il le feu ? À l'idéologie humaniste, humanitariste qui se cache dans la manière dont les psychanalystes se servent de la pulsion de vie en voulant absolument que ça fasse lien, que ça s'intègre. L'accent est mis alors sur la réparation et le soutien, l'adaptation. Elle renvoie à la conception d'une nature humaine : que l'homme en son fond est un être raisonnable même s'il est atteint de folie. La folie ça se soigne. D'où la réaction thérapeutique négative est-elle vue comme un scandale car elle ne répond pas à l'attente du lien social ? Pourtant on sait combien Freud préserve la nécessité de la folie comme prise de risque, remise en question de la normalité contraignante, remise en question de cette normopathie dont Joyce Mc Dougall a si bien parlé.

La pulsion de mort en fait révèle qu'il y a en l'homme quelque chose d'irréductible qui échappe au vouloir vivre, au vouloir faire lien. La vie s'organise autour d'un vide, d'un hors langage qui est la place de la mort comme « attraction », et cette place est révélée à Freud à partir de son analyse du narcissisme, dans le masochisme et le sadisme, mais surtout dans la réaction

thérapeutique négative comme force de répétition, contrainte à la répétition sans lien à l'objet (même si elle se révèle dans l'attaque de l'objet). Mais aussi dans un fait de civilisation : la guerre, qui met à nu nos souhaits de mort et notre ambivalence face à notre propre mort. Il y a là une répétition inéluctable de la destruction, de la négation. *L'archaïque est la répétition elle-même*. Jusqu'à donner à Freud la pensée de la nécessité d'un autre fondement à la théorie analytique : la pulsion sexuelle ne joue pas seule, mais elle est intrinsèquement liée à la pulsion de mort puisqu'elle est en elle-même hantée par cette pulsion dans le désir de jouir de l'objet jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les deux pulsions dit-il sont conservatrices, elles veulent un retour à l'inanimé. Mais le désir est en même temps ce qui s'oppose à la mort à partir de la mort. Ce qui est proprement humain est donc l'excès. Il y a un au-delà du principe de plaisir, de la pulsion de vie. Car Freud va encore plus loin. La pulsion de mort a ce privilège de pouvoir jouer seule. Si on ne peut l'appréhender que dans sa relation avec Eros il y a pourtant ce « reste » qui résiste à tout lien. C'est ce **reste** qui donne à la vie humaine sa précarité constituante, jusqu'à la possibilité de son suicide.

Dans le séminaire II, Lacan souligne l'introduction de la pulsion de mort par Freud du fait de la nécessité de nous ramener « à une donnée aigüe de son expérience à un moment où on commençait à la perdre⁸ ». Dans « Au-delà du principe de plaisir⁹ », Freud insiste sur le dualisme au moment où il lui fond entre les mains : ce dualisme renvoie au symbolique (à la dialectique présence-absence). Il s'interroge sur les deux systèmes et s'aperçoit que quelque chose ne satisfait pas au principe de plaisir : il y a une compulsion de répétition, une « insistance » ; pas de décharge mais quelque chose d'autre, une tension constante qui introduit une discordance, une faille. Ça ne s'arrange pas. Il n'y a pas d'unité dernière, mais au contraire, il n'y a de rapport que sur le fond d'un non-rapport.

D'où viennent cette insistance et cette faille ? C'est que l'homme n'a pas de rapport direct avec les objets mais qu'il doit en passer par un autre et que ce tiers-rapport se donne dans le langage et la parole. Ce premier Autre qui constitue tout lien à l'autre.

Quelque chose, dit Freud, se passe sur le trajet qui va de la source de la pulsion à son but (*in Pulsions et destins des pulsions*) : la pulsion « devient psychique ». La pulsion « sur le trajet de la source au but, la pulsion devient psychiquement active¹⁰ ». Ce ne peut être que dans la relation à l'Autre, la temporalité ouverte par l'Autre du langage, du corps-langage : d'où la constitution d'une béance, de la mobilité de l'objet et du but de la pulsion. L'intervention du social, sous la forme d'abord de la présence nécessaire des parents, l'intervention du symbolique comme accueil dans le langage est là

⁸ J. Lacan, Le séminaire, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 57.

⁹ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, op. cit.

¹⁰ S. Freud, «angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelles conférences... op. cit.*, p. 130.

d'emblée. La pulsion est un concept frontière entre et soma et psychique. Comme « représentant psychique » de stimuli internes elle se définit par son caractère « poussant » et constant. *Les stimuli pulsionnels internes par cette constance, obligent le système nerveux à des exigences plus élevées que la fuite (la fuite ne sert à rien). Il y a donc la nécessité d'une complexification pour atteindre son but. D'où la nécessité du refoulement et de la constitution des différents niveaux de l'appareil psychique.*

C'est le symbolique, c'est-à-dire le langage, qui fait de l'homme un humain et lui permet d'élaborer ce qu'il ne peut pas fuir. C'est à partir du **symbole de la négation** que l'homme commence à rejeter, à trier, à séparer, à instaurer le pensable comme réalité. Le mot, le concept (Hegel) nomme la chose par le meurtre de la chose. La relation à l'objet n'est donc pas seulement sexuelle mais relève aussi d'autre chose, de ce que Lacan nomme d'abord « instinct de mort » (alors que nous savons que la pulsion se distingue de l'instinct par sa fonction non pas d'ajustement ou de fuite possible mais au contraire d'un excès impossible à fuir), pour rectifier par la suite en réinstaurant le concept freudien de « pulsion de mort ». Par le langage, la faille, la fêlure s'introduisent dans sa relation au monde, provoquent une discordance. Ça ne s'arrange pas. « Dès que le sujet lui-même vient à l'être, il le doit à un certain non-être sur lequel il élève son être » (J. Hyppolite et Hegel). Ce qui se présente à lui, ce n'est donc pas la présence naturelle de l'objet comme appropriable, le monde comme certitude mais une présence-absence, la constitution d'un manque.

L'insistance est à la racine du langage — conjonction parole et mort —, une parole : une nouvelle présence qui creuse l'absence.

Dans « Au-delà du principe de plaisir¹¹ », les deux pulsions sont « conservatrices » pour Freud comme désir de retourner à l'inanimé, force d'entropie. La pulsion de mort veut y aller directement et la pulsion de vie, Eros, par le détour de la satisfaction, la rencontre avec l'objet. La pulsion de vie se constitue ainsi en résistant à la mort, elle veut l'union avec une autre cellule, mais cette union l'amène à la mort dans l'assouvissement de son désir de faire un, d'aller vers la satisfaction : elle éteint l'hétérogène, la différence qui relance, l'intervalle nécessaire à la rencontre. Mais la route de la pleine satisfaction est « barrée » par le refoulement originaire. Or d'où vient le refoulement originaire ? De la civilisation, des interdits donc du langage (c'est Lacan qui résoudra la question de Freud qui s'en tient ici au biologique), de ce sur-moi archaïque que prend la figure du Père primitif. La pulsion de mort fait donc trou dans la pulsion de vie, elle est ce trou, cette force attractive dans le trajet de la pulsion de vie qui tourne autour en élargissant ses cercles sans jamais y échapper. Il faut donc à chaque fois de nouvelles perturbations pour tirer la pulsion de vie hors de l'attraction de la pulsion de mort mais c'est aussi la force de la pulsion de mort

¹¹ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*

comme force de séparation, de déliaison qui force la pulsion de vie à recommencer.

L'« hétérogène » est une notion fondamentale chez Freud : elle est ce qui maintient ce qu'il appelle l'**urgence de la vie**¹² et permet de trouver de nouvelles excitations, de ne pas rester attaché à sa place, de partir, rencontrer, mélanger. Et cette urgence de la vie vient de l'attraction même de la mort. « Il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre », nous rappelle-t-il en reprenant la devise de La Hanse.

C'est pour cela que Freud hésite entre faire de la mort et de son attraction le socle originaire qui donne à la pulsion de mort, la primauté sur la pulsion de vie (le masochisme n'est pas seulement l'envers du sadisme, mais il y a un masochisme originaire), ou faire de la liaison et de la lutte pulsion de vie/pulsion de mort, le principe même de la force pulsionnelle dès le départ de la vie. Si cette liaison est constamment affirmée contre Jung en particulier qui finit par faire de la pulsion sexuelle la seule pulsion, Freud à l'inverse, maintiendra que pourtant il y a un « reste » inentamable : la pulsion de mort peut jouer seule et ramener tout le vivant à la destruction. La guerre est pour lui une révélation, il voit **la répétition historique et la répétition psychique** comme socle fondateur de la civilisation et de la survivance psychique. La force de destruction paraît plus grande que la pulsion de vie et le progrès. La maîtrise de la nature et de lui-même dont l'homme est si fier ne sont que des illusions. Mais la dialectique des pulsions est en même temps sa seule sauvegarde.

C'est donc **au travail de désillusionnement** (porté par la guerre et l'activation de la réaction thérapeutique négative dans la question du trauma) que Freud va s'attacher, comme ce qui, du travail du négatif, redonne à la pensée sa puissance parce qu'elle se trouve confrontée à ce qu'elle ne peut dénier : la répétition d'un fait qui insiste, la force du souhait de destruction, de meurtre et la présence de la mort, le *dernier mot de la mort*. Seul ce rapatriement de la mort au cœur de la psyché peut donner sens à la vie. Nous avons donc d'un seul mouvement les deux visages de la pulsion de mort : la pulsion de mort qui travaille pour la subjectivation et la pulsion de mort qui travaille à détruire cette subjectivation.

La psychanalyse n'est pas un humanisme. Elle s'appuie sur l'« instinct de mort » (Lacan) : ceci n'est pas l'aveu d'une impuissance mais c'est un « concept », l'homme ne se définit pas par son unité, son essence mais par sa schize et sa structure conflictuelle où le conflit n'est jamais résolu une fois pour toutes, il n'y a pas d'harmonie à viser mais une intégration heureuse de ce conflit dont on sait qu'il nous institue dans le bancal et le râté. « Heureux » signifie ici intégrer la castration comme acceptation d'une limite intrinsèque à notre idéal de bonheur donc de maîtrise, de toute-puissance, de vouloir par là-même un retour

¹² S. Freud, « Considérations actuelles... », *op. cit.*, p. 11.

à l'équilibre indifférencié qui signerait notre maîtrise de l'inconnu, donc du déséquilibre. Cette acceptation de la limite protège ainsi la créativité du chaos, de ce qui nous échappe. C'est la force créatrice de la pulsion de mort.

Donc l'Inconscient ne se donne pas comme un lieu plein, mais un lieu évanouissant, conflictuel, qui se dérobe à la fermeture sur une satisfaction pleine, cette autre visée de la pulsion de mort qui dans sa ruse prend la forme de la jouissance et du désir dans ses formes extrêmes. Le désir est donc hanté par sa propre disparition dans l'illusion même qu'il pourrait s'accomplir une fois pour toutes. C'est pourquoi Lyotard peut dire que les deux principes sont indiscernables.

L'illusion (idéologique et moïque) relève de la pulsion de mort en ce qu'elle nous fait croire que l'on peut échapper à la mort alors que la mort se loge dans cette croyance même, la mort mortifère parce qu'elle se bloque sur une dénégarion de la mort et que cette dénégarion active un pulsionnel suicidaire en se précipitant vers sa jouissance. Cela semble « paradoxal » de dire que c'est en voulant maîtriser l'objet de sa jouissance que la pulsion se précipite vers la mort c'est-à-dire vers la destruction de l'objet dans la hantise de son appropriation et vers sa propre destruction. Mais c'est une dialectique rigoureuse et implacable.

Et lorsque Lacan écrit « c'est par le truchement de la mort que l'homme vient à la vie de son histoire¹³ », cela signifie que c'est la mort qui le pousse à s'interroger, à interrompre le cours des choses. Comme le remarque Freud dans « Considérations¹⁴... » lorsqu'il fait l'hypothèse que c'est devant un mort que les premiers hommes se posent des questions. Non pas abstraitement sur ce qu'est la mort comme substance, mais parce que c'est face à la mort d'un être cher que nous faisons l'expérience de l'ambivalence de nos sentiments : haine et amour, regret et soulagement. Alors la culpabilité peut faire son travail de refoulement. Et nous savons que c'est en faisant de la place à la mort (au lieu de se laisser étrangler par elle) que la vie prend un sens, c'est-à-dire, peut s'élaborer comme création, sublimation.

Alors ce n'est plus l'objet du désir qui compte, qu'il faut viser, en posant un face à face sujet/objet, comme le déploie le discours idéologique (qui renvoie à l'idéologie juridique de la propriété comme l'a très bien vu Marx), le sujet s'évertuant à s'approprier un objet comme complétude, mais la question se déplace vers ce qui du sujet reste à jamais manquant, sur sa *béance originelle*, sa schize, sa désaccordance. Parce qu'il n'a pas à faire directement avec l'objet ou le monde mais qu'il se définit comme être de langage. La pulsion de mort est donc fondatrice de notre relation au monde.

Si bien que pour Lacan la **répétition du jeu** de l'enfant ne renvoie pas à un idéal de maîtrise de l'objet, mais renvoie à la vacillation du sujet. Le sujet fait

¹³ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 319.

¹⁴ S. Freud, *op.cit.*

l'expérience de sa vacillation, de sa précarité dans le mouvement même de son essai pour maîtriser. Car si la répétition du jeu permet à l'enfant de tisser le lien entre présence/absence, ce tissage rythmique n'efface pas ce qui a été vécu, éprouvé comme perte. Au contraire, c'est à partir de cette « perte », à partir de la disparition de l'Autre que l'enfant structure un dedans/dehors, où le retour de l'objet n'efface pas son absence mais au contraire maintient l'absence comme absence, constitue l'objet interne comme perdu. C'est le rôle de la négation que théorise Freud dans son article « la négation » analysant le processus de symbolisation, la fonction du langage dans l'humanisation du petit homme.

A. Verdiglione l'a bien repéré. Dans la répétition, écrit-il, « il n'y a retour d'aucune unité », mais au contraire la répétition « est un jeu de substitution, dont l'intervalle ne permet jamais à ces dernières de se résoudre, d'arriver à une adéquation¹⁵ ». Donc, dans le jeu de l'enfant, se joue l'impossible maîtrise. Le jeu présentifie cette perte comme ce qui fonde la présence de l'Autre. La pensée s'établit à partir de ce manque primordial qui ne saurait être comblé puisqu'il aménage la place de la mort à partir de quoi va se nouer ISR. Ce manque n'est pas seulement un pur manque mais s'articule comme négation, négativité maintenue. La pulsion tourne autour d'un objet à jamais manquant.

Le « à jamais » veut dire que ce « manquant » est de structure, c'est-à-dire, est fondation de l'espace et de la temporalité, non objet à poursuivre. Il ne renvoie pas à un simple « objet » mais, comme dit Lacan à l'Autre immémorial. C'est le manque « en tant que tel¹⁶ » qui instaure l'Autre comme Inconnu, comme coupure, celui dont je dépends à partir de quoi se constitue l'énigme du monde, de ma propre présence au monde. Il est intrinsèquement celui à partir duquel s'active une négation comme pulsion de mort, répétition d'un impossible qui maintient le désir comme désir et à partir duquel j'oppose ma propre existence comme signifiant. Dès lors l'objet de mon désir m'échappe et la mobilité de la pulsion vient dire qu'elle fraie de multiples voix dans le monde et court d'objets en objets : « Les objets ne sont jamais ça¹⁷ ». Ce que Verdiglione théorise comme l'intervalle propre au signifiant, ce qui signe son nomadisme. La jouissance morbide serait que cesse ce nomadisme pour la fixation sur un signifiant, l'excluant dans sa relation aux autres signifiants.

L'homme est en « proie » à la mort c'est-à-dire en proie à un « ailleurs », à un impossible dont il n'a pas conscience et dont il ne veut rien savoir mais à partir de quoi il pense et parle sans savoir, ça pense en lui. C'est pourquoi Freud le rapatrie comme ce qui vient interroger ce « ne pas vouloir » et lui donne un nom : la pulsion de mort. Si la pulsion de mort aménage notre rapport au monde, c'est qu'elle est cette répétition de la perte et donc de l'Autre, de la distance nécessaire à la dialectique du désir, de la venue à la parole. La

¹⁵ A. Verdiglione, « Subversion de la raison », *Communication*, n° 26, 1977, p. 145.

¹⁶ J. Lacan, *Le séminaire*, livre II, *op. cit.*, p. 306.

¹⁷ *Ibidem*.

pulsion de mort instaure l'étranger interne, celui que l'on voudrait rejoindre et celui que l'on hait pour notre propre aliénation et qui active dans le sujet une force de négativité. Elle peut se donner ainsi comme agressivité allant jusqu'au souhait de mort de l'autre que je veux m'approprier mais qui m'échappe à jamais. Eros dépend donc de cette coupure, de cet ailleurs, de cette distance maintenue par la répétition d'un manque fondateur. C'est pourquoi Freud affirme que l'homme ne désire que dans les contradictions, les oppositions, les conflits, le risque, car le conflictuel maintient le désir comme désir et c'est la pulsion de mort qui instaure le conflictuel, c'est-à-dire, le langage et les pulsions qui lui sont inhérentes.

« [...] et derrière le drame du passage à l'existence, nous ne trouvons rien d'autre que la vie conjointe à la mort. C'est là que nous porte la dialectique freudienne¹⁸ » précisant que le *masochisme primordial* n'est pas l'envers du sadisme mais a sa structure propre. « Ce que Freud nous enseigne avec le masochisme primordial, c'est que le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de la parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'Œdipe à Colone. La vie ne veut pas guérir. la réaction thérapeutique négative lui est foncière. La guérison, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? La réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse¹⁹ », c'est-à-dire désagrège la compacité de son unité et relance la dialectique de la vie et de la mort. La guérison n'est donc pas le rétablissement d'une harmonie, mais se trouve dans l'accueil de la parole du dieu d'Héraclite qui dit « Vie-Mort ».

Dans *Les quatre concepts...*²⁰ Lacan dégage un premier sens de la mort et de la pulsion de mort comme désir de retour à l'inanimé. La pulsion de mort est entendue comme pulsion partielle. Elle renvoie à deux manques : le manque réel qui est le premier manque : en tant que je viens à la vie, je rentre dans le régime du vivant comme mortel. Le deuxième manque renvoie « au défaut central autour de quoi tourne la dialectique de l'avènement du sujet à son propre être dans la relation à l'Autre²¹ ». Il renvoie à la division sexuelle qui ne peut se concevoir comme mâle et femelle de part et d'autre, rentrant en relation. Mais parce qu'il est être de langage, rien ne désigne une fonction spécifique au mâle et à la femelle, pas même le renvoie à la relation passivité/activité. C'est pris dans le discours social que l'être humain trouve sa place en tant que mâle et femelle. Il n'y a donc rien de biologique donc « il n'y a pas de rapport sexuel », il y a rapport à la chaîne signifiante. Ainsi dans l'amour le sujet ne cherche pas un complément de lui-même « mais la part à jamais perdue de lui-même du fait qu'étant sexué il n'est pas immortel ». D'où c'est par le « leurre » qu'il y a réalisation sexuelle, donc la pulsion partielle est pulsion de mort « et représente

¹⁸ *Ibidem*, p. 316.

¹⁹ *Ibidem*, p. 318.

²⁰ J. Lacan, Le séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

²¹ *Ibidem*, « Le sujet et l'Autre : L'aliénation », p. 229.

en elle-même la part de la mort dans le vivant sexué²² » car « la sexualité s'instaure par la voie du manque » : le désir ne s'articule que d'une chaîne signifiante, c'est-à-dire, comme fondé par le manque. Donc pas de place déterminée²³.

Dans *L'éthique*²⁴, Lacan va plus loin et rend compte de la pulsion de mort comme au-delà de ce désir car à la suite de Freud, il l'inscrit dans un système conflictuel. Le vivant est conflictuel donc la pulsion de mort est volonté de destruction, remise en cause de tout ce qui existe et donc en même temps puissance de création, possibilité critique. La négation n'est pas simplement un « refus » de la vie comme aspiration à l'entropie mais une volonté radicale de recommencer à zéro. Et cette volonté active la négation, la mort comme seule possibilité de passer au-delà et de recommencer la vie. Lacan alors sépare l'éthique de l'idéologie, de la morale pour l'arrimer à la politique et à l'esthétique. À la sublimation. En fait à la possibilité même de la pensée. « Ce qui me fonde comme sujet, c'est ma question » : le fait que j'interromps et réouvre l'inconnu, trace une ligne de fuite. C'est le sujet qui surgit comme inconnu à lui-même, passant de signifiant en signifiant.

De là, la découverte radicale de Freud s'opposant à la philosophie (et à l'idéologie) qui s'est instituée sur un idéal de pensée « au sommet », transparente à elle-même, transcendante, et donc conçue dans une structure hiérarchique où le penseur, le philosophe tient le haut du pavé, c'est-à-dire le savoir. D'où l'idéal de progrès, la possibilité du progrès et même sa nécessité comme savoir absolu de la pensée se pensant elle-même. La pensée comme conscience serait donc la « fleur » de l'évolution (Lacan, « Donc vous aurez entendu Lacan²⁵ »). Alors que la mort n'est pas. Pas au bout de l'évolution mais condition radicale, primaire, puisque nous naissons tous dans le langage et sommes chacun de la même manière exposé à ses aberrations et chacun structuré sur ce « je ne veux pas savoir ». Car ce qui spécifie l'appareil psychique, ce n'est pas la pensée consciente mais d'abord la pensée inconsciente. Ça nous échappe et ce ça nous échappe ne se définit pas « en marge » de la conscience comme quelque chose que la conscience déciderait et tiendrait en réserve, mais c'est un autre champ qui fonctionne pour lui-même et rentre en contradiction avec les prétentions de la conscience. Il structure le champ de la conscience. Le sujet est donc le sujet de l'inconscient, effet-sujet, « l'effet du signifiant » et comme tel inconnu à lui-même et il vient alors à la vie de son histoire par sa question.

Le sujet de la psychanalyse n'est pas le sujet de la maîtrise mais celui d'un non-savoir radical. Le sujet de la psychanalyse, c'est ce sujet aliéné au discours de l'Autre, « en proie » à ce non savoir qui est une puissance active et se fait connaître dans la répétition. Donc la répétition. C'est ce qui frappe Freud.

²² *Ibidem*.

²³ Cf. J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, séminaire inédit.

²⁴ J. Lacan, *Le séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

²⁵ J. Lacan, *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2006.

Non pas le progrès, mais le fait que tout progrès induit une répétition qui fait revenir ce qu'il croit avoir surmonté. Toute liaison qui agrandit les champs de recherche, nous lie les uns aux autres, induit une destruction inhérente à sa dynamique. Le lien lui-même ne se donne comme liaison que si je peux me séparer, nier l'autre, le rejeter et que l'autre se fait connaître comme étranger radicalement. Telle est la création de la pulsion de mort qui s'oppose à ses effets morbides lorsque cette pulsion se trouve coincée, ne peut s'exprimer qu'en retournant la destruction contre soi-même parce que je ne trouve pas de quoi passer, que mon refus ne peut s'élaborer, se penser et se dire, se lier à de l'autre, retrouver l'intervalle. Le lien comme impératif devient alors mortifère.

À l'affirmation se trouve attachée à la base une négation comme condition de l'inconscient, de ce que l'individu humain s'institue comme singularité dans son refus même d'être cet être transparent en ordre de marche, à la merci de l'Autre. Ainsi le conflit est ce qui spécifie l'appareil psychique et la manière dont se font et se défont les nouages entre les pulsions et la structure dans lesquelles elles se trouvent articulées, les différentes instances de l'appareil psychique, ça, moi, surmoi, auquel Lacan ajoutera (et non substituera), ISR. Et ces instances ne sont pas hors du champ social, c'est-à-dire, hors langage. L'appareil psychique est « branché » tout entier constitué dans ce langage qu'il reçoit de l'Autre et dans lequel il a été conçu.

C'est pour restituer la dimension subversive de la psychanalyse, restituer le désir de Freud que Lacan met la pulsion de mort au centre de la pensée freudienne comme ce qui vient marquer l'hétérogénéité de l'inconscient, son matérialisme et marque le propre du désir comme excédant tous les besoins. « Il est étrange que la pensée matérialiste semble oublier que c'est de ce recours à l'hétérogène qu'elle a pris son élan²⁶ ». C'est donc dans le conflit pulsion de vie/pulsion de mort que se joue la marque de l'hétérogène, que Freud re-marque la fonction de la dualité, de la contradiction vivante qui maintient la possibilité de penser, d'élaborer la complexité, de déjouer les fixités régressives qui travaillent notre quotidien. La pulsion de mort ne s'oppose pas à la pulsion de vie comme ce qui devrait être contenu ou effacé, recouvert, mais elle est inhérente à la pulsion de vie dont elle affecte le cours de sa valence négative qui lui ouvre la voie de ses relances, de ses combats comme de la possibilité de son extinction.

Et c'est à cette valeur négative que Marx s'attache. Passion de la dialectique qui le fait passer par Hegel et par les présocratiques à qui Freud lui aussi, fait appel. On y trouve le même travail de désillusionnement qui l'attache à déchiffrer par-delà la réalité dite sociale un réel plus âpre, plus cruel, radical qui relève de l'ordre de la vie et de la mort. À la fable leurrante des riches et des pauvres, Marx oppose la nécessité d'un processus qui échappe au bon vouloir

²⁶ J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits 1*, Paris, Seuil éd. poche, 1966, p. 224.

des acteurs, le processus et la structure du capital qui met en scène de façon déniée, escamotée une lutte des classes sans pitié, sans merci où le discours humaniste de l'idéologie dominante (portée par tous les appareils en place comme le démontrera Althusser) masque une mise à mort psychique et physique réglée. Remarquable analyse de la compulsion de répétition, des effets destructeurs, totalitaires de la pulsion de mort. Mais c'est aussi en allant jusqu'à l'os de cette vérité, que Marx voit dans la lutte des classes elle-même, dans cette lutte activée, non déniée mais intégrée dans sa cruauté comme ce qui nous confronte à l'arrêt de mort, que le mouvement comme communisme peut passer, en désintégrant les ensembles unitaires. C'est donc le déplacement de Freud et de Marx qui m'ont portée. Et j'ai voulu montrer comment la position de Marx et la théorie du communisme sont une sortie du discours sur la misère. De s'y coltiner, à la misère, déclare Lacan dans *Télévision*²⁷ « c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester » et donc d'insister, comme Althusser l'a fait, sur l'« anti-humanisme » (comme idéologie constituée) de Freud et Marx.

²⁷ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 25.